

JEAN DE L'OURS

IL y avait autrefois un homme et une femme qui vivaient bien misérablement. Ils avaient un seul fils, qu'on appelait Jean de l'Ours : il était tout velu, comme un ours. Le père, ivrogne et sans cœur, apportait peu de chose à la maison et, quand le soir il revenait du travail, il était ivre neuf fois sur dix. Il faisait bien souffrir sa femme et son enfant.

Un jour, il proposa à sa femme de s'en aller vivre dans un autre endroit. Après avoir ramassé le peu de biens qu'ils avaient, ils prirent le chemin de la forêt, au petit bonheur. Au bout de trois jours, ils arrivèrent au pied d'une montagne, où ils virent une grosse pierre. L'indigne père de famille la souleva et la poussa de côté. Devant la caverne qui s'ouvrit devant eux, il dit à sa femme :

— Descends là et restes-y avec notre enfant. Moi, je vais vous chercher à manger.

Après avoir refermé le souterrain, il partit pour la ville et oublia sa femme et son enfant ; il se remit à boire de plus belle. Pendant ce temps, la mère et son fils subsistaient de ce qu'ils avaient apporté avec eux ou de ce qu'ils trouvaient dans ce souterrain. À la fin, Jean de l'Ours dit à sa mère :

— Si vous voulez m'en croire, ma mère, nous monterons à la porte du souterrain et nous essaierons de rouler la pierre. Il nous faut sortir d'ici ; autrement, c'est la mort qui nous attend.

Sa mère y consentit et, rendus à l'entrée du souterrain, ils réussirent à pousser la pierre un tout petit peu, large comme la main. Le père les surprit à ce moment-là, tassa la roche et entra dans une grande colère. Il les frappa durement, en leur disant que, s'ils avaient le malheur de toucher de nouveau à la pierre, il leur enlèverait la vie.

Six mois s'écoulèrent dans la caverne sans qu'il revînt. À bout de souffrance, un bon matin, Jean de l'Ours dit à sa mère :

— Suivez-moi, ma mère. Aujourd'hui, je suis assez fort pour repousser la pierre.

— Mais, mon enfant, as-tu oublié la menace de ton père ? Si par malheur tu n'y réussissais pas, et si ton père s'apercevait de notre tentative, c'est certain qu'il nous tuerait.

— Ma mère, soyez sans inquiétude, je me sens beaucoup plus fort que la dernière fois.

Dans l'espoir de recouvrer la liberté, la mère le suivit de nouveau. À l'entrée du souterrain, Jean de l'Ours prit la pierre dans ses bras et la lança avec tant de force qu'elle roula loin dans les bois, coupant les arbres sur son passage. Lui et sa mère prirent la forêt et s'en allèrent à l'aventure. Après quelque temps de marche, la mère était si fatiguée que son fils, s'en apercevant, lui dit :

— Ma mère, montez-moi sur le dos.

Jean de l'Ours partit à grands pas et alla même plus vite chargé de son fardeau. Quelques jours plus tard, vers le soir, ils arrivèrent à une grande ville. Ils frappèrent à la première porte et trouvèrent un gîte chez une veuve vivant seule et qui les reçut de grand cœur. Ils passèrent chez elle une bonne nuit. Le lendemain matin, Jean de l'Ours demanda à l'hôtesse si elle voulait bien garder sa vieille mère jusqu'à son retour.

— Elle se rendra utile aux soins du ménage, lui dit-il, et elle filera la laine pour vos voisins qui en ont besoin.

La veuve accepta, et Jean de l'Ours dit adieu à sa mère. Seul, il continua sa route. Le soir venu, il coucha chez un forgeron, à l'autre bout de la ville. Après un bon souper, il demanda au forgeron de lui faire une canne en fer pesant cinq cents livres.

— Oui, lui répondit le forgeron, mais il faut que vous m'aidiez. En arrière de ma boutique, il y a une grosse ancre. Sans les bras, la tige pèsera bien cinq cents livres.

La besogne terminée, Jean de l'Ours fut satisfait de la canne. Il la prit par l'anneau et, de son petit doigt, la fit tourner comme si elle eut été de jonc.

Après avoir remercié le forgeron, le lendemain matin, il continua son chemin et s'engagea dans une grande forêt. À la fin de la matinée, il rencontra un homme qui arrachait des chênes vieux de cent ans pour en faire des clôtures. Cet étranger était fort comme un lion. En le voyant, Jean de l'Ours lui dit :

— Bonjour, Tord-Chênes.

— Comment, tu connais mon nom, toi ?

— Je connais ton nom parce que tu tords des chênes.

— C'est bien ça, je suis Tord-Chênes. Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Moi, je me nomme Jean de l'Ours. Nous sommes forts tous les deux comme il n'y en a pas. Si tu veux m'en croire, abandonne ton métier et viens avec moi à l'aventure. Le gain que nous ferons, nous le séparerons en parts égales.

Tord-Chênes accepta, et les voilà partis tous les deux.

Après avoir couché, la nuit, au pied d'un arbre, ils repartirent de bon matin avec leurs provisions. Vers midi, qui rencontrèrent-ils ? Un homme qui portait à chaque main une montagne et qui les frappait ensemble. Jean de l'Ours, le voyant, lui dit :

— Bonjour, Brasse-Montagnes.

— Brasse-Montagnes, oui c'est bien là mon nom, répliqua-t-il.

Jean de l'Ours lui demanda pourquoi il frappait comme ça ces deux montagnes ensemble.

— C'est pour faire mentir celui qui a dit que deux hommes se rencontrent, mais que deux montagnes ne peuvent se rencontrer.

Jean de l'Ours le trouva si puissant qu'il lui fit la même proposition qu'à Tord-Chênes, et elle fut acceptée. Ils partirent ensemble tous les trois et ils couchèrent à la belle étoile. Le lendemain matin, après avoir pris une bouchée, ils se mirent en route. Un peu plus tard, ils rencontrèrent un homme qui traînait deux grosses meules de moulin sous ses pieds. Jean de l'Ours lui dit :

— Bonjour, Traîne-les-Meules.

— Traîne-les-Meules est bien mon nom.

— Pourquoi traînes-tu ces meules de moulin à tes pieds ?

— Sans ces meules à mes pieds, je ne pourrais pas m'arrêter. Je marcherais si vite que, en me frappant contre les arbres, je me tuerais.

— Tu me sembles avoir de bonnes jambes, en effet. Si tu consens à nous suivre, ce que nous gagnerons, nous le séparerons en parts égales. Si quelqu'un nous assaille, nous nous défendrons à quatre.

Le soir, à la tombée de la nuit, les quatre associés arrivèrent à un grand désert, en pleine forêt, et, au fond de ce désert, se dressait un beau château. Jean de l'Ours, qui portait toujours sa canne de fer et qui était le chef de la bande, continua avec Tord-Chênes et Traîne-les-Meules tout droit jusqu'au château. Après qu'ils eurent frappé à la porte sans avoir de réponse, ils entrèrent sans plus de façon. Tout était en ordre, mais sans occupants, dans le château. Jean de l'Ours dit à ses associés :

— Personne dans ce château ! C'est nous, les propriétaires.

Descendus à la cave, ils y découvrirent des barriques du meilleur vin, du lard en quantité et des provisions à souhait. Revenus à la cuisine, Jean de l'Ours prépara le souper. Le repas achevé, ils montèrent au grenier du château et trouvèrent des haches d'une grosseur démesurée.

— Prenons chacun une hache, dit Jean de l'Ours. Demain, nous bûcherons du gros bois, pendant que l'un de nous restera ici pour faire cuire le dîner.

Chacun prit sa chambre et ils passèrent une bonne nuit, sans entendre aucun bruit. Le lendemain matin, après le déjeuner, Jean de l'Ours demanda qui resterait à la maison faire la soupe pour le midi. Tord-Chênes, fier d'être le premier associé de Jean de l'Ours, répondit :

— Aujourd'hui, c'est moi qui m'en charge.

En sortant du château, Jean de l'Ours dit à Tord-Chênes :

— Ici, il n'y a pas d'heure. Vois-tu le porte-voix au-dessus de la porte ? Eh bien ! à midi, prends-le et appelle-nous.

Dans la forêt, Jean de l'Ours, Brasse-Montagnes et Traîne-les-Meules se mirent à bûcher et les arbres tombaient drus comme des mouches. Pendant ce temps, Tord-Chênes lavait la vaisselle et préparait la soupe. Il était à balayer quand, tout à coup, il frappa du pied une pierre mal ajustée dans le plancher. Elle sauta et, par le trou qu'elle bouchait, sortit un petit bonhomme gris, dont la barbe descendait à la ceinture et les cheveux, aux épaules.

— Que fais-tu ici, Tord-Chênes ? s'écria-t-il, de mauvaise humeur.

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Tord-Chênes, tu ne mangeras pas de cette soupe.

— Je voudrais bien savoir pourquoi je n'en mangerais pas.

— Tu vas voir, sans que ça prenne goût de tinette, cria le petit bonhomme, qui, en un clin d'œil, empoigna Tord-Chênes par le fond de culotte et la fossette du cou et l'écrasa sous un sofa. À présent, ajouta-t-il, prends bien garde de parler à Jean de l'Ours de ce qui t'arrive. Sinon, tu auras affaire à moi.

Il disparut aussitôt dans les profondeurs du souterrain, et la pierre se re-plaça d'elle-même, comme si rien n'avait été dérangé. Vers midi, Jean de l'Ours mesura de l'œil la hauteur du soleil.

— Allons dîner, dit-il. Quand nous serons rendus au château, il sera grand midi. Peut-être est-il arrivé quelque chose à Tord-Chênes.

Tord-Chênes, le corps tout meurtri, était venu à bout de se traîner jusqu'à

la cuisine et de s'y asseoir. Mais le poêle ne chauffait plus et la soupe avait brûlé dans le chaudron. Tout, dans le château, était en grand désordre.

En rentrant, Jean de l'Ours aperçut Tord-Chênes qui était pâle comme la mort.

— Dis donc, Tord-Chênes : qu'est-ce qui est arrivé ?

— Hum !... En descendant à la cave, j'ai manqué une marche de l'escalier et je suis tombé sur une barre de fer. J'ai dû, ma foi de gueux, me casser une côte.

— Tâche de te remettre d'ici à demain, si tu veux venir bûcher avec nous, lui dit Jean de l'Ours.

Se tournant vers Brasse-Montagnes, il lui demanda s'il consentait à faire la soupe, le lendemain midi. Brasse-Montagnes s'empressa de l'assurer que, lui, ne tomberait pas au bas de l'escalier et qu'il ne manquerait pas son coup.

Le lendemain matin, Jean de l'Ours partit pour le bois avec Tord-Chênes et Traîne-les-Meules. Brasse-Montagnes, ce jour-là, resta au château comme cuisinier. Après avoir lavé la vaisselle et avoir mis du lard, de l'eau et des pois dans le chaudron sur le feu, il commença à balayer. Arrivé au petit couloir, il frappa de son pied, lui aussi, la pierre magique. Elle se souleva, et le petit bonhomme gris se présenta à lui en demandant :

— Que fais-tu ici, Brasse-Montagnes ?

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Brasse-Montagnes, tu ne mangeras pas de cette soupe.

— On va voir si, oui ou non, je n'en mangerai pas.

— Tu ne me crois pas ? dit le petit homme gris, pris de courroux.

Saisissant Brasse-Montagnes par un bras, il l'envoya rouler là où Tord-Chênes s'était écrasé. Avant de se retirer, comme il l'avait fait la veille, le petit bonhomme recommanda à Brasse-Montagnes de bien se garder de dire à Jean de l'Ours ce qui lui était arrivé. Puis il disparut dans les profondeurs du souterrain. La pierre d'elle-même se replaça.

Au bois, Jean de l'Ours regarda tout à coup le soleil et, s'adressant à Tord-Chênes et à Traîne-les-Meules, il leur dit :

— Brasse-Montagnes, lui aussi, doit avoir eu quelque malheur. Il est grand midi. Allons voir.

Brasse-Montagnes était venu à bout de se traîner jusqu'à la cuisine, mais la soupe était brûlée et rien n'était prêt pour le dîner.

Entrant au château, Jean de l'Ours demanda à Brasse-Montagnes ce qui s'était passé.



— Ne m'en parle pas. En allant chercher du lard à la cave, je suis tombé sur le côté et j'ai failli me tuer.

Jean de l'Ours, après avoir préparé un petit dîner, dit à Traîne-les-Meules :

— Demain, c'est toi qui resteras pour faire la soupe. Es-tu capable de nous en préparer, toi ?

— Je te le promets, Jean de l'Ours. Demain midi, tu mangeras de la soupe.

Le lendemain matin, Traîne-les-Meules resta au château pour préparer le dîner, pendant que, tout en marchant vers le bois, Tord-Chênes et Brasse-Montagnes se demandaient si ce n'était pas le petit bonhomme gris qui les avait attaqués tous les deux. Ils avaient surtout grand'hâte que le tour de Jean de l'Ours arrive.

Après avoir lavé la vaisselle et préparé sa soupe, Traîne-les-Meules commença à balayer ; mais, en passant près de la pierre, il la toucha avec le balai. Elle se souleva, et le petit bonhomme gris sortit de nouveau en disant :

— Que fais-tu ici, Traîne-les-Meules ?

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Traîne-les-Meules, tu ne mangeras pas de ta soupe.

— Je ne mangerai pas de ma soupe ? C'est ce qu'on va voir.

— C'est moi qui te dis que tu n'en mangeras pas.

Il attrapa Traîne-les-Meules par le cou et par une jambe, puis il l'envoya d'un paquet sous le sofa, en lui disant, à lui aussi :

— Prends bien garde d'en souffler un mot à Jean de l'Ours.

Vers midi, Jean de l'Ours regarda le soleil et dit à ses compagnons :

— Ne trouvez-vous pas, mes amis, qu'il serait temps d'aller dîner ? Traîne-les-Meules doit, lui aussi, avoir eu de la malchance. Allons-nous-en, il est grand midi.

En arrivant au château, Jean de l'Ours demanda à Traîne-les-Meules ce qui s'était passé, puisqu'il n'y avait rien à manger sur la table.

Traîne-les-Meules lui avoua qu'il avait failli se tuer, au bas de l'escalier.

— Eh bien ! s'écria Jean de l'Ours, je me pensais entouré d'hommes et me voilà avec des moutons. Demain, c'est moi qui resterai ici, et vous en mangerez de la soupe. Puis, avant midi, vous m'entendrez crier dans le porte-voix.

Le lendemain matin, les trois hommes partirent pour l'ouvrage en se disant l'un à l'autre que Jean de l'Ours, à son tour, aurait des surprises et qu'il trouverait le petit bonhomme gris aussi fort que lui. Jean de l'Ours, de son côté, commença à préparer le dîner. Quand vint le temps de balayer, lui aussi

frappa la pierre avec son balai, et, par l'ouverture, le petit bonhomme gris apparut.

— Que fais-tu ici, Jean de l'Ours ? lui demanda-t-il.

— Je fais de la soupe pour mes hommes.

— Jean de l'Ours, tu ne mangeras pas de soupe à midi.

— Tu oses dire, toi, mon petit bougon, que je ne mangerai pas de ma soupe. Serait-ce toi, par hasard, qui fais peur à mes hommes ?

Il n'avait pas sitôt dit ça qu'il lui passa la main sur le crâne, lui arracha la peau de la tête avec la barbe et la colla au-dessus de la porte. Puis, il replaça la pierre et continua son ouvrage. Vers midi, il prit le porte-voix et appela ses hommes qui, tout surpris d'entendre la voix de Jean de l'Ours, se dirent que, ce matin-là, le petit bonhomme n'avait pas dû sortir de son trou. En entrant au château, ils aperçurent sur la table quatre assiettées de belle soupe fumante, jaune comme de l'or. Ils demandèrent à Jean de l'Ours si rien ne s'était passé, en leur absence.

— Je n'ai vu, leur dit Jean de l'Ours, qu'un petit bonhomme gris. Si c'est lui qui vous a fait peur, ne craignez rien. À l'avenir, il ne sera pas dangereux. J'ai placé son portrait au-dessus de la porte. Si vous ne me croyez pas, regardez.

En voyant la chevelure et la barbe du petit bonhomme gris, les trois amis reconnurent celui à qui ils avaient eu affaire.

Jean de l'Ours leur dit :

— Dépêchez-vous de manger. Après le dîner, nous enlèverons la pierre dans le plancher et nous descendrons voir d'où a pu venir le petit bonhomme gris. J'ai trouvé, dans le hangar, une chaudière de fer battu et une chaîne de cent brasses de longueur. Nous fixerons ici un des bouts de la chaîne, à l'aide d'une barre de fer placée en travers de l'ouverture, et nous attacherons la chaudière à l'autre extrémité.

Après le dîner, ils commencèrent leurs préparatifs et, dans peu de temps, tout était installé, même une sonnette en cas de besoin.

Ce fut Tord-Chênes qui, le premier, se plaça dans la chaudière, qu'on fit descendre dans le souterrain. À vingt-cinq brasses de profondeur, il se mit à sonner, pour qu'on le remonte au plus tôt. En arrivant en haut, il répondit à Jean de l'Ours, qui lui demanda ce qu'il avait vu :

— Mais je n'ai rien vu. C'est ça qui est le pire. Il faisait noir, et plus je descendais, plus la chaleur augmentait. Pour moi, l'enfer tient dans ce trou-là.

Brasse-Montagnes fut le deuxième à entreprendre le voyage. Jean de l'Ours lui souhaita plus de courage que n'en avait eu Tord-Chênes.

— Si ça va mal, ajouta-t-il, tire le cordon de la sonnette : on te remontera aussitôt.

Il se laissa descendre à trente-cinq brasses. N'y pouvant plus tenir, il se mit à sonner et, tout de suite, Jean de l'Ours tira la chaîne, pour le remonter jusqu'en haut. Lui non plus n'avait rien vu. Il faisait noir, et plus il descendait, plus la chaleur l'écrasait.

Traîne-les-Meules, à son tour, monta dans la chaudière. Jean de l'Ours lui fit la même recommandation qu'aux premiers. Aussi descendit-il jusqu'à cinquante brasses. Mais il tira le cordon de la sonnette et se fit remonter au plus vite. Rendu en haut, il s'empressa de répondre aux questions de Jean de l'Ours :

— Tout ce que je sais, lui dit-il, c'est qu'il fait noir et que, plus on descend, plus on a chaud.

Jean de l'Ours leur dit :

— Il faut que j'y aille, à mon tour. Mais prenez bien garde de me laisser tomber au fond. Avec moi j'apporte ma canne de fer. Ne manquez pas de rester ici jusqu'à mon retour.

Jean de l'Ours descendit à cent brasses de profondeur, jusqu'en bas. La chaudière reposa sur la pierre, et il frappa de sa canne le fond du souterrain. Il en jaillit un éclair qui, un instant, mit en lumière une porte. Dans les ténèbres, il chercha la poignée et ouvrit cette porte. De l'autre côté, c'était un peu moins sombre. Plus loin, se trouvait une seconde porte. Il l'ouvrit. Là, dans la lumière du jour, il vit, au bout d'une table bien dressée, une vieille femme assise, le visage couvert de rides.

— Bonjour, Jean de l'Ours, lui dit-elle. Apprends que, depuis cinq cents ans, je t'attends ici. Viens t'asseoir à ma table ; nous allons prendre un petit verre et manger.

Depuis une couple d'heures, Jean de l'Ours était assis à la table et commençait à être pas mal gai. Il se leva et se mit à marcher d'un bout à l'autre de la pièce. Frappé d'une telle solitude, il demanda à la vieille si elle était seule dans ce souterrain.

— Non, lui répondit-elle. Vois-tu les quatre chambres qui nous entourent ? Elles enferment quatre princesses, qui sont gardées, l'une par un géant, une autre par un tigre, une troisième par une panthère et la dernière par un lion. Personne ne peut ouvrir les portes sans qu'il soit dévoré.

— Ma bonne grand'mère, reprit Jean de l'Ours, je veux arracher les princesses aux animaux féroces qui les ont emprisonnées.

Sa canne de fer à la main, il se leva et, se dirigeant vers la première chambre, il ouvrit la porte. Une belle princesse lui apparut.

— Monsieur, retirez-vous promptement, lui dit-elle. Si le géant vous aperçoit ici, il ne manquera pas de vous tuer.

Jean de l'Ours, qui avait trop bu, parlait très fort, ce qui réveilla le géant.

— Que viens-tu faire ici, ver de terre ? cria le géant. Je vais t'écraser comme un grain de sel.

Jean de l'Ours répondit par un coup de canne sur la tête du géant, qui tomba raide mort. Dans les trois autres chambres ce fut la même besogne. Jean de l'Ours abattit les animaux carnassiers qui gardaient les princesses, et, après qu'il les eut délivrées toutes les quatre, elles se jetèrent à genoux devant lui, en disant :

— Maintenant, vous êtes maître de nous épouser ou de nous ôter la vie.

— Si je vous ai donné votre liberté, ce n'est pas pour vous enlever la vie, répondit-il. Vous épouser toutes les quatre, il n'en est pas question. Mais je vais faire mon choix. Le voici. Si la dernière que j'ai délivrée veut bien m'accepter, je l'épouserai.

Jean de l'Ours et les quatre princesses se prirent par la main et se dirigèrent vers la table où la vieille était assise. Lui sautant au cou, ils l'embrassèrent à tour de rôle, puis ils passèrent une partie de la journée à table avec elle. À la brunante, Jean de l'Ours se leva, en disant :

— Montons au château.

Tous les cinq, ils partirent. En les voyant aller, la vieille dit au jeune homme :

— Jean de l'Ours, tu es plus fin maintenant que tu ne le seras ce soir.

Sans lui demander une explication, Jean de l'Ours se rendit jusqu'au pied du souterrain, tira le cordon de la clochette et fit monter la première princesse dans la chaudière.

Là-haut, à leur grande surprise, les trois fiers-à-bras ne virent pas sitôt apparaître cette belle personne qu'ils se mirent à se la disputer. Elle les pria de ne pas se quereller, disant :

— Celui qui m'a délivrée est au fond du souterrain, avec mes trois sœurs. Quand il sera monté, il fera, le premier, son choix. Après ça, nous verrons.

Une fois les quatre princesses rendues, Jean de l'Ours trouva que ses associés ne se hâtaient pas de le remonter. Il sonna la cloche. Mais les éclats de voix irritées qu'il entendit lui firent comprendre qu'il y avait chicane et,

par précaution, il recula assez loin de l'ouverture du puits. Le moment d'après, l'énorme chaîne tomba avec un grand bruit. Le choc fut si terrible qu'il cassa la barre de fer, et, dans le souterrain, ce fut un fracas épouvantable.

Jean de l'Ours fut pris d'une grande fureur. Il se promit que, si jamais il sortait du souterrain, ses associés paieraient cher leur trahison. Faute de mieux, à la nuit tombante, il s'en retourna trouver la vieille.

En le voyant entrer, elle lui dit :

— Te souviens-tu, Jean de l'Ours, des paroles que je t'ai dites, ce matin ? Tu étais plus fier au départ que tu ne l'es ce soir, hein ? Si tu m'avais demandé conseil, je t'aurais dit de monter le premier dans la chaudière, et le malheur que tu éprouves ne te serait pas arrivé. Les princesses pouvaient monter ensuite et, d'en haut, tu aurais été le maître de ton sort.

— Ma bonne grand'mère, si vous le voulez, vous pouvez facilement me faire franchir ce saut. Vous n'êtes pas ici pour rien.

— Mais, Jean de l'Ours, je n'en suis pas capable. Impossible pour moi de te secourir. Il te faudra finir ici tes jours.

En entendant ces paroles, Jean de l'Ours fondit en larmes. Désolée de le voir ainsi, la vieille sorcière lui promit de trouver un moyen de l'aider, le lendemain matin.

Jean de l'Ours, il va sans dire, trouva la nuit bien longue. À la pointe du jour, il se leva et courut vers la vieille, lui demandant si elle le ferait monter.

— Mes petits bonshommes gris sont venus ce matin, lui dit-elle, et j'ai obtenu de l'un d'eux qu'il te conduise à ton château. Il en est capable. Il est là, qui t'attend au pied du souterrain. Saute-lui sur le dos et dis-lui : « En haut, mon petit bonhomme ! »

Après avoir remercié la vieille et avoir observé tout ce qu'elle lui avait recommandé, Jean de l'Ours fut transporté à son château par le petit bonhomme gris. Il trouva les trois traîtres assis à table et buvant du vin en ricanant. Ils pensaient bien que Jean de l'Ours avait péri lors de la chute de la chaîne. Ils se croyaient rois et maîtres de tout ce qui les entourait. Mais quand ils virent arriver leur maître, ils restèrent stupéfiés et honteux.

Jean de l'Ours avança aussitôt au pied de l'escalier et pria les princesses de se présenter, leur disant qu'il était enfin de retour. Les princesses descendirent, lui souriant en signe de bienvenue. Prenant par la main sa préférée, il dit aux trois autres :

— Si vous voulez épouser ces trois renégats, vous êtes libres de le faire. Mais pour vous il n'y aura plus de place au château. Si, au contraire, vous pré-

férez rester ici avec nous, nous vous traiterons comme des sœurs. Et qui sait si, un jour, on ne vous trouvera pas de bons maris dans les royaumes voisins ?

Écervelées qu'elles étaient, elles choisirent de se marier sur-le-champ, même à ces lâches.

Jean de l'Ours resta donc seul au château avec sa femme. À quelque temps de là, ils partirent en voyage, pour aller chercher la vieille mère de Jean de l'Ours. Après avoir acquitté sa dette chez le forgeron qui l'avait si bien servi, il se rendit auprès de sa mère, qui le pleurait depuis son départ. Il l'amena avec eux, sans oublier de récompenser la veuve qui avait été si charitable. De retour à son château, il s'empressa d'aller proposer à la vieille fée du souterrain de se joindre à eux pour finir des jours heureux au château. Elle accepta et monta, accompagnée de ses petits bonshommes gris, qui furent de fidèles et dévoués serviteurs. Ils vécurent ensemble dans la paix et dans le bonheur durant de nombreuses années.